

"Comment développer l'esprit critique des étudiants, M. Swinnen?"

Autor(en): **Swinnen, Peter / Bianchi, Vincent / Salzmann, Yann**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Trans : Publikationsreihe des Fachvereins der Studierenden am Departement Architektur der ETH Zürich**

Band (Jahr): - **(2017)**

Heft 31

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-918693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Comment développer l'esprit critique des étudiants, M. Swinnen?»

«Il est important de fournir deux pistes parallèles à l'étudiant. D'une part une liberté, une générosité de pouvoir connaître l'histoire lointaine et récente de l'architecture (la matérialité, la tectonique, ...) afin de pouvoir expérimenter. Le problème est que cela reste souvent le seul niveau de l'éducation. D'autre part, il y a une pratique politique de l'architecture. Je considère celle-ci comme une profession libérale pour l'intérêt commun. J'ai un dégoût de l'architecture pour l'architecture. Malgré tout l'argent et l'énergie investis afin de préparer des générations d'architectes, la valeur critique de l'architecture dans la société, aujourd'hui, est presque nulle.»

«Que pensez-vous du rôle de l'architecture dans la société aujourd'hui?»

«Je crois qu'en tant qu'architectes on a la capacité d'ouvrir des perspectives sur des questions sociales que d'autres experts n'envisageraient pas ou alors différemment. Chaque défi économique, écologique ou social se matérialise inmanquablement dans l'espace sociétal. À ce titre, il faut reconnaître que les preneurs de décisions politiques ne sont pas suffisamment conscients de l'impact que l'architecture puisse apporter aux politiques futures. La démarche éthique et sociale de la discipline vis-à-vis de la politique contemporaine demeure sous-exposée et sous-explorée, tant dans la pratique que dans la théorie, l'académie et l'éducation.

Le «political agenda setting» est pour moi une volonté. Mais pour cela, il faut enseigner aux étudiants comment s'infiltrer de façon proactive, le plus en amont possible, dans des mécanismes sociopolitiques où, tôt ou tard, il y aura de l'architecture. Pouvoir, tout en gardant l'intérêt commun comme cadre de référence, activer un moment de surprise dans un processus architectural en disant: «j'ai proactivement détecté un besoin, une urgence et vous pouvez m'aider, en tant qu'investisseur ou que politicien», ça a une vraie valeur sociétale. Parce l'architecture ne peut devenir une pratique politique que si elle dépasse la simple réponse réactive à un cahier des charges pour devenir réellement pro-active. Je crois qu'il y a une demande pour une telle stratégie d'architecture mais qu'il n'y a pour l'instant pas de vrai marché pour cela. On peut le co-créer en préparant des étudiants à défendre des positions critiques dans la société en utilisant l'architecture comme outil critique et non pas comme fin esthétique en soi.

L'architecture comme lobby culturel possède, certes, une valeur. Mais en restant uniquement dans un contexte «artistique», elle tourne en rond. D'autant plus que le cadre académique se protège trop du monde. Il est souvent hors du champ de la société. La réalité de la profession architecturale, elle, est tant violente que directe. Il ne suffit pas de se pencher sur l'architecture elle-même. C'est avant tout aussi une tâche politique et

un modèle économique. Même si je suis persuadé que la culture est aujourd'hui extrêmement urgente, nous vivons une époque où elle n'est pas au sommet de l'agenda politique.»

«Comment cela se matérialise dans votre enseignement?»

«Dans l'atelier, nous essayons d'avoir des partenaires de l'extérieur, d'aller frapper à des portes sans être sollicités pour demander: «avez-vous besoin d'architecture?» Comment peut-on apprendre à détecter des clients qui ne se rendent pas encore compte qu'ils peuvent l'être? Comment peut-on créer sa propre demande sociétale? Non pas individuellement en tant qu'architecte, mais en tant que discipline qui, en co-définissant l'agenda social, possède vraie valeur sociétale. Je crois peu dans un modèle où, en tant que praticien, on travaille de façon réactive à un concours. À travers ceux-ci, l'architecture ne parvient que rarement à assumer un rôle proactif. Économiquement, ils ne sont également plus défendables. Le marché a découvert qu'il suffit de payer un pécule pour que les architectes déballent toute leur intelligence d'un seul coup. Je ne connais aucune autre profession qui fasse cela.»

«Comment aidez-vous l'étudiant à développer son regard critique en tant que tel, de manière à ce qu'il se forge sa propre opinion?»

«Dans le studio, on donne beaucoup d'ouverture aux étudiants pour aller à l'encontre de ce qui est proposé. Malgré tout, peu en tirent vraiment parti. Certes, j'essaie toujours de pousser un étudiant dans une direction, mais s'il essaye de m'entendre d'une façon précise, il découvre rapidement la possibilité de se positionner personnellement. Il y a, à l'ETH plus qu'ailleurs, une sorte de réticence à le faire. J'aime être contredit, ça me fait réfléchir, c'est une remise en question personnelle.

Il est très important pour nous de nourrir les étudiants avec beaucoup de références. Elles donnent l'opportunité d'être extrêmement critique, parce qu'elles sont très concrètes. Pourquoi ne pas copier un projet, tout en conservant une démarche critique? Lorsque j'étais étudiant, un collègue avait pris un projet de Steven Holl, qu'il avait placé dans un autre contexte avant de faire son autocritique. J'avais trouvé ça génial. On ne peut être critique qu'en connaissant aussi bien l'histoire que l'actualité. Tout cela doit être infiltré un maximum dans l'enseignement. Ce qui implique de mobiliser tout le «build-up» historique disponible. Utiliser une référence, j'ai toujours l'impression que les étudiants trouvent ça sale. Comme si nous étions des maîtres géniaux. Pourquoi cette idée fantasque et improductive d'être génial? Ce sont de faux génies.»

Ce texte est extrait d'un interview de Peter Swinnen le 13 juin 2017, à l'ETH Zurich, par Vincent Bianchi et Yann Salzman.